

LES FRÈRES  
SISTERS

PATRICK DEWITT

# LES FRÈRES SISTERS

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuelle et Philippe Aronson



**VOIR DE PRÈS**

Titre original : *The Sisters Brothers*  
Éditeur original : Ecco / HarperCollins, New York  
© Patrick deWitt, 2011  
© Actes Sud, 2012 pour la traduction française  
© 2018, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-129-8

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*pour ma mère*

# ***OREGON CITY, 1851***

I

**LE PROBLÈME  
AVEC LES CHEVAUX**

Assis devant le manoir du Commodore, j'attendais que mon frère Charlie revienne avec des nouvelles de notre affaire. La neige menaçait de tomber et j'avais froid, et comme je n'avais rien d'autre à faire, j'observai Nimble, le nouveau cheval de Charlie. Mon nouveau cheval à moi s'appelait Tub. Nous ne pensions pas que les chevaux eussent besoin de noms, mais ceux-ci nous avaient été donnés déjà nommés en guise de règlement partiel pour notre dernière affaire, et c'était ainsi. Nos précédents chevaux avaient été immolés par le feu ; nous avons donc besoin de ceux-là. Il me semblait toutefois qu'on aurait plutôt dû nous donner de l'argent pour que nous choissions nous-mêmes de nouvelles montures sans histoires, sans habitudes et sans noms. J'aimais beaucoup mon cheval précédent, et dernièrement des visions de sa mort m'avaient assailli dans mon sommeil ; je revoyais ses jambes en feu bottant dans

le vide, et ses yeux jaillissant de leurs orbites embrasées. Il pouvait parcourir cent kilomètres en une journée, telle une rafale de vent, et je n'avais jamais eu à lever la main sur lui. Lorsque je le touchais, ce n'était que pour le caresser ou le soigner. J'essayais de ne pas repenser à lui dans la grange en flammes, mais si la vision arrivait sans crier gare, que pouvais-je y faire ? La santé de Tub était plutôt bonne, mais il aurait été en de meilleures mains avec un propriétaire qui lui aurait demandé moins d'efforts. Il était lourd et bas du garrot et ne pouvait parcourir plus de quatre-vingts kilomètres par jour. J'étais souvent obligé de le cravacher, ce qui ne gêne pas certains, qui même y prennent du plaisir, mais moi je n'aimais pas le faire ; je me disais qu'après, Tub me trouvait cruel et pensait, Quel triste sort, quel triste sort.

Je sentis qu'on me regardait et détachai mes yeux de Nimble. Charlie m'observait de la fenêtre à l'étage, brandissant ses cinq doigts tendus. Je ne répondis pas, et il fit des grimaces pour me faire sourire ; devant mon absence de réaction, il redevint impassible, recula et disparut de ma

vue. Je savais qu'il m'avait remarqué en train d'examiner son cheval. Le matin précédent, j'avais suggéré de vendre Tub et d'acheter un autre cheval à deux, et il avait volontiers acquiescé à la proposition, mais plus tard, pendant le déjeuner, il avait dit qu'il valait mieux attendre de terminer notre nouvelle affaire, ce qui n'était pas logique parce que le problème, avec Tub, c'était qu'il risquait d'entraver le bon déroulement de ladite affaire, et donc ne valait-il pas mieux le remplacer au préalable ? Charlie avait des traces de gras dans la moustache, et il avait dit, « Ça vaudra mieux après, Eli. » Il n'avait rien à reprocher à Nimble, qui était aussi bon voire meilleur que son cheval précédent qui n'avait pas de nom. Il faut dire aussi qu'il avait eu tout le temps de choisir entre les deux bêtes parce qu'à ce moment-là j'étais cloué au lit en train de me remettre d'une blessure à la jambe. Je n'aimais pas Tub, mais mon frère était satisfait de Nimble. Tel était le problème avec les chevaux.

Charlie monta sur Nimble et nous partîmes en direction du Pig-King. Nous étions de retour à Oregon City après seulement deux mois d'absence, et pourtant je remarquai que cinq nouveaux commerces, qui tous semblaient prospères, s'étaient installés dans la rue principale. « Quelle espèce ingénieuse », dis-je à Charlie, qui ne me répondit pas. Nous nous assîmes à une table au fond du King et on nous apporta notre bouteille et deux verres. Charlie me servit à boire. D'habitude, entre nous, chacun se sert, donc je m'attendais à ce qu'il m'annonce une mauvaise nouvelle : « C'est moi qui vais diriger les opérations ce coup-ci, Eli.

— Qui a décidé ça ?

— Le Commodore. »

J'avalai mon eau-de-vie. « Ce qui veut dire ?

— Que c'est moi qui commande.

— Et pour l'argent ?

— Plus pour moi.

— Ma part, je veux dire. Pareil qu'avant ?

— Moins pour toi.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Le Commodore dit qu'il n'y aurait pas eu tous ces problèmes la dernière fois s'il y avait eu un chef.

— Ce n'est pas logique.

— Eh bien, si. »

Il me versa un autre verre et je le bus. Aussi bien pour moi que pour Charlie, je dis, « S'il veut payer pour que quelqu'un dirige les opérations, pourquoi pas ? Mais c'est un mauvais calcul de baisser le salaire du numéro deux. J'ai eu la jambe déchiquetée en travaillant pour lui, et mon cheval a péri dans les flammes.

— Mon cheval aussi est mort brûlé. Mais il nous a trouvé de nouvelles bêtes.

— C'est un mauvais calcul. Et arrête de me servir comme si j'étais manchot. » J'écartai la bouteille et lui demandai de m'en dire plus au sujet de l'affaire. Il nous fallait trouver et tuer un chercheur d'or en Californie du nom de Hermann Kermit Warm. Charlie sortit de la poche de sa veste une lettre de l'homme de main du

Commodore, un dandy appelé Henry Morris, qui était souvent envoyé sur le terrain avant nous, pour rassembler des informations : « Après avoir passé plusieurs jours à étudier Warm, voici ce que je puis dire quant à ses habitudes et à son tempérament. Il est de nature solitaire, mais passe de longues heures dans les saloons de San Francisco, à lire ses livres de sciences et de mathématiques, ou à dessiner dans leurs marges. Il s'attire les quolibets car il porte ces volumes attachés ensemble avec une sangle, tel un écolier. Il est petit, ce qui accentue le côté comique de son allure, mais gare à ceux qui oseraient se moquer de sa taille. Je l'ai vu se battre à plusieurs reprises, et même s'il perd la plupart du temps, je ne crois pas que ses adversaires éprouvent la moindre envie de se frotter à lui à nouveau. Il n'hésitera pas à mordre, par exemple. Il est chauve, avec une barbe rousse hirsute, de longs bras qui lui donnent une allure dégingandée, et un ventre protubérant de femme enceinte. Il ne se lave pas souvent, et dort où il peut – granges, porches, et, au besoin, dans la rue. Lorsqu'il parle, c'est avec

une brusquerie peu engageante. Il porte un Colt Baby Dragoon dans une ceinture en tissu autour de la taille. Il ne boit pas souvent, mais lorsqu'il décide de lever le coude, c'est pour s'enivrer complètement. Il paie son whisky avec des paillettes d'or pur qu'il garde dans une bourse attachée à une longue ficelle, qu'il cache dans les multiples épaisseurs de ses vêtements. Il n'a pas quitté la ville une seule fois depuis que je suis ici, et je ne sais pas s'il a l'intention de retourner à sa concession, laquelle se trouve à une quinzaine de kilomètres de Sacramento (voir carte ci-jointe). Hier, dans un saloon, il m'a poliment demandé une allumette, en s'adressant à moi par mon nom. Je ne sais pas comment il l'a appris, car il n'a jamais semblé remarquer que je le suivais. Lorsque je lui ai demandé comment il se trouvait qu'il connaisse mon identité, il est devenu grossier, et je suis parti. Je n'ai pas de sympathie particulière pour lui, mais certains disent qu'il a un esprit hors du commun. J'avoue qu'il n'est pas comme tout le monde, mais c'est peut-être le seul compliment que je puisse lui faire. »